

TOUT CE QUI EST RARE EST CHER ?

DAVID TOUITOU

Chers lecteurs, ce petit article fait suite à celui qu'a écrit notre ami Bruno Mathé dans notre revue XENOPHORA n°166 intitulé : 50 «Rare shells»... 50 ans plus tard. Cela fait plusieurs années que j'avais envie d'écrire un texte sur la rareté des coquillages, cette fois l'occasion est trop belle. L'article de Bruno est très intéressant et met en lumière le concept de rareté et de prix. Je suis très mal placé en ce qui concerne le prix des coquillages car cela fait 20 ans que je n'en ai pas acheté un. Cela dit, je vois tout de même les tarifs affichés sur Internet et sur les étiquettes des spécimens exposés lors des bourses locales.

Je sais qu'une grande partie de nos membres et de nos lecteurs ne peut aller sur le terrain à la recherche de nos précieux morceaux de calcaire aux formes, motifs et couleurs si attractifs. Force est de constater, au fil des discussions que j'ai eues, que de nombreux collectionneurs ont une idée faussée de la rareté et de la valeur d'un coquillage.

Si on part du principe que "tout ce qui est rare est cher", peut-on l'appliquer au monde de la conchyliologie ? Sans aucun doute car peu importe la raison de la rareté d'un coquillage, s'il y en a peu sur le marché alors les prix seront plus élevés comparé à un autre plus commun.

J'ai souvent entendu des reproches sur le prix de certains coquillages lors de mes deux dernières visites de bourses mais aussi sur les réseaux sociaux. C'est certain que cela peut paraître aberrant de proposer un coquillage à 100 €. Mais les collectionneurs doivent prendre en compte la difficulté réelle de la récolte des espèces rares. Et la vérité du terrain est bien éloignée de ce que peut penser l'acheteur...

Le principal souci de cette erreur d'appréciation vient du fait qu'il existe une sur-exploitation commerciale dans un pays qui concentre un nombre incroyable d'espèces : les Philippines. Le but de l'article n'est pas de jeter l'opprobre sur les Philippins dont c'est le gagne-pain mais de mettre en lumière un fait : il y a tellement de monde qui "plonge la coquille" là-bas que le marché devient saturé par les espèces issues de cette zone de dispersion malacologique, d'où la chute des prix de certaines espèces citées dans l'article de Bruno.

Pour ma part, je trouve que d'une manière générale les coquillages sont plutôt peu cotés par rapport à la difficulté réelle de les récolter. Je suis certain que si le marché philippin n'existait pas, la cote des coquillages serait bien supérieure à celle qu'elle est actuellement.

Si les pièces proposées ne provenaient que de récoltes occasionnelles de voyageurs-collectionneurs, les prix s'envoleraient très vite ! Il ne suffit pas de "se mettre à l'eau" pour rencontrer des espèces intéressantes. Il faut essayer de récolter un maximum d'informations sur les espèces (internet, livres, ...) puis sur la destination, après il faut nager ou plonger des dizaines ou des centaines d'heures pour espérer croiser le coquillage tant convoité... sans même parler du coût du déplacement.

Je prends toujours le même exemple pour appuyer mes propos : celui du *Textilia bullatus*. Ce magnifique cône au lustre n'ayant rien à envier aux porcelaines n'a pas vraiment une cote

élevée. En 20 années de terrain, je n'en ai jamais vu un seul vivant. J'ai eu la chance d'en trouver un mort en parfait état à la presqu'île de Tahiti lors d'une plongée nocturne en compagnie de mon ami Michel Balleton. En Polynésie, hormis aux îles Marquises, l'espèce est très rare. Michel, en 40 années de Polynésie, n'en a rencontré que deux ! Alors combien vaut ce cône ? 10 € ? Pensez-vous que je sois capable de vous le vendre à ce prix-là ? Cet exemplaire n'a pas de prix à mes yeux. Un vendeur Philippin sur Facebook m'a répondu lorsque j'ai posté une photo de mon *bullatus* jaune-orangé en expliquant que c'était rare à Tahiti, qu'il en trouvait plein en sous-entendant qu'il n'a rien d'extraordinaire. Et son point de vue est juste : c'est un cône qui ne vaut pas grand chose car on peut vous en vendre des centaines en provenance des Philippines, mais de Tahiti, vous n'en trouverez pas !

On peut en conclure que si une espèce possède une aire de répartition large (*T. bullatus*), qu'elle vit en zone peu profonde (0-40 m) et qu'elle est présente aux Philippines alors c'est une espèce sous-cotée. Et *a contrario*, plus une espèce possède une aire restreinte (espèces endémiques), plus son habitat est difficile à atteindre et si elle n'est pas présente aux Philippines, alors sa cote est proche de la cote réelle.

Ensuite il faut rajouter un paramètre : l'offre et la demande. Même si ce point découle du précédent, il n'est pas toujours corrélé à la notion de rareté. Tous les collectionneurs ne recherchent pas les mêmes coquillages et certaines familles ont "moins la cote" que d'autres.

De plus certaines espèces d'aire plus restreinte avec une cote importante (*Textilia adamsonii* des îles Cook) ne sont pas forcément si rares qu'on voudrait le faire croire et certains peuvent réussir à maintenir une cote artificielle, en n'inondant pas le marché malgré un nombre élevé de spécimens en réserve.

Voilà la raison pour laquelle les espèces endémiques et rares qui ne sont pas présentes aux Philippines donnent l'impression d'être surcotées... mais il n'en est rien !

